

Critique publiée dans « Royaliste »,

n°972, 14-27 juin 2010,

Portrait

Destin de Soljénitsyne

Véronique Hallereau le dit d'entrée. Loin d'avoir écrit une énième biographie de Soljénitsyne, elle a brossé son *portrait littéraire*. Ce qui donne à ses pages une couleur originale, c'est qu'elle l'a fait en voisine – jeune enseignante de Français langue étrangère en Russie – résidant à *cinq kilomètres à vol d'oiseau* de Troïtse-Lykovo où le vieil homme de quatre-vingt-sept ans achevait son **parcours**.

Cet heureux choix rejoint celui qu'il fit lui-même en traitant de matières historiques aussi vastes que la Révolution russe ou l'univers concentrationnaire soviétique, lorsqu'il qualifiait ses ouvrages d'*essais d'investigation littéraire*. Œuvrer *littérairement*, sous couvert d'un art subjectif et personnel, a de surcroît une vertu de modestie qui manque à la plupart des essayistes qui disent avoir fait le tour d'Alexandre Issaïevitch, et l'ont rangé au panthéon... ou en enfer.

Véronique ne cache ni son respect, ni ses réserves ; son exercice d'empathie porte le sceau quasi filial d'une génération qui, n'ayant pas *rencontré Soljénitsyne* dans les affres des contradictions historiques ou personnelles, l'aborde avec une sérénité familière. La lecture de ces pages à bâton rompu est d'autant plus fructueuse qu'elle incite à courir **vérifier** dans l'œuvre si les intuitions avancées en chemin tiennent par rapport à l'homme, à l'écrivain, au prophète...

Ce sont les trois niveaux auxquels on accède en suivant le cours de sa vie selon la ponctuation de ses œuvres. L'impact primordial est l'épreuve de l'arrestation-surprise, sur le front en 1945, de ce jeune officier sincèrement léniniste qui a osé critiquer Staline dans ses lettres et croit naïvement être confronté au Père des peuples. La clef de son destin se forge en huit années de captivité – prisons, camps, relégation – où s'opère sa purgation physique (le cancer guéri), intellectuelle (la révision de ses choix au contact des codétenus) et spirituelle par le repentir et l'abandon à la Providence.

C'est ici qu'apparaît l'une des embûches pour celui qui écrit sur Soljénitsyne. S'il n'avait affaire qu'aux faits, actions et œuvres de son sujet, l'exercice serait classique. Mais il doit frayer son chemin à travers ce que son héros n'a cessé d'écrire et de publier sur sa propre vie, un combat jaloux pour rétablir sur soi et imposer aux autres les vérités déformées par ses ennemis. Véronique Hallereau observe les impairs et excès auxquels se laisse emporter l'écrivain dans l'établissement de cette *biographie de combat* perpétuellement retracée, non seulement dans les ouvrages qu'il y consacre – *Le chêne et le veau*, *Le grain tombé entre les meules*, etc. – mais dans ses lettres, entretiens, déclarations que lui arrache la presse ou la curiosité de ses correspondants.

Il a beau retoucher ses expressions antérieures sous des repentis, le portrait qui en résulte est celui d'un tranche-montagne atrabilaire et péremptoire avec qui tout dialogue est exclu. De même, et l'objection sert encore aujourd'hui de prétexte aux bien-pensants notamment de gauche pour répudier ce Russe encombrant, le style *intégriste* de certaines déclarations le font taxer de réactionnaire, slavophile, vieux-croyant, voire d'antisémite, alors que la teneur de ses œuvres est à l'inverse : non seulement elle n'est jamais réductible à un seul point de vue mais elle fait la part belle aux idéaux, convictions et trajectoires entre lesquelles se cherche l'insaisissable **Vérité**.

C'est assez dire combien il paraît important de distinguer chez lui (comme chez tous les grands) les scories anecdotiques des réactions et

opinions de son œuvre plurielle, ample et pérenne qui sourd des profondeurs de l'inspiration. *La Roue rouge* prouve assez que l'ouvrage transcende la psyché de l'artisan et combien la part douloureuse, polémique, de l'existence de Soljénitsyne – guerre, captivité, persécutions – a paradoxalement servi de support à l'élucidation puissante et finalement apaisante des malheurs de son temps.

Reste que l'homme ne sera jamais consensuel. Autant l'auteur d'*Ivan Denissovitch* fut incommode à Khrouchtchev après avoir été l'outil de sa déstalinisation, autant l'exilé a mis en porte à faux ses défenseurs comme ses adversaires en Occident. Que nous venait-il sermonner sur l'avenir d'une planète aux ressources pillées par la folie de consommation ? Que venait-il vilipender le mercantilisme ? Que venait-il, bien avant que ce ne fut le temps, rappeler à la pluralité des nations et cultures, contester l'occidentalisation globale et réfuter d'avance le mondialisme totalitaire ? Que venait-il nous rappeler l'irremplaçable *personne* historique et spirituelle de la nation ?

Ceux qui parlent son langage aujourd'hui ne sont pas davantage écoutés, mais ils savent de source sûre – non pas d'instituts de sondage mais d'une sonde interne à leur âme et conscience – que le combat qu'ils mènent est digne d'être vécu. Parce qu'il s'appuie sur la connaissance et le respect de ce qui fut : notre histoire qu'il s'agit de relire et relier comme Issaïevitch l'a tenté à partir de 1917, mais qu'il faut reprendre d'encore plus loin en ce qui nous concerne. Parce que *Ne pas vivre dans le mensonge* est urgent, y compris le mensonge par omission ou lâcheté, qui est le pire en ce qu'il tolère et approuve l'inacceptable. Parce qu'enfin il faut cultiver la révolte – oui, la révolte comme un art, une ascèse, une philosophie – et par-là rejoindre, non seulement le forçat d'Ekibastouz, mais nos amis Camus et Clavel pour qui ce mouvement de rectification du cœur est le *cogito* de la personne humaine.

La manière déférente, affectueuse et lucide dont Véronique Hallereau suit ici le destin de Soljénitsyne montre que la transmission – tradition – de ces inspirations vitales est d'une actualité quotidienne.

Actualité ? Qu'il n'y a d'asservissement politique que consenti. Que l'histoire aliène ses complices, mais tôt ou tard s'incline devant ses rebelles. Que le combat actuel est à vivre comme une ascèse de haine et de respect. Haine des faux-semblants, respect des gens.

Sans cesser de combattre, adresser une *Lettre aux dirigeants*. Et cette fois les obliger à l'entendre.

Luc de GOUSTINE